

DIANE DUCRET

PAR L'AUTEUR DE *FEMMES DE DICTATEUR*



**LA
DICTA
TRICE**

Elle est le réveil de l'Occident

Flammarion

La Dictatrice

DU MÊME AUTEUR

Femmes de dictateur, Perrin, 2011.

Femmes de dictateur 2, Perrin, 2012.

Corpus equi, Perrin, 2013.

La Chair interdite, Albin Michel, 2014.

L'homme idéal existe. Il est québécois, Albin Michel, 2015.

Lady Scarface, Perrin-Plon, 2016.

Les Indésirables, Flammarion, 2017.

La meilleure façon de marcher est celle du flamant rose,
Flammarion, 2018.

Diane Ducret

La Dictatrice

roman

Flammarion

© Flammarion, 2020.
ISBN : 978-2-0815-0235-2

Vous est-il déjà arrivé qu'une idée vous trotte dans la tête sans que vous puissiez l'en chasser ? Sitôt nichée dans votre esprit, elle ronfle, mugit, tourne, tel le lion en cage, se gonfle et se fait plus grosse que vous, finissant par dévorer tout ce qui s'y trouve. Si seulement vous pouviez vous en débarrasser, penser à autre chose. Impossible de la fuir, elle vous colle aux flancs, prête à bondir dès que vous vous assoupissez. Autre chose n'existe plus. Elle vous hante au bureau toute la journée, dîne à côté de vous au restaurant, vous attend sur l'oreiller. Vous essayez de sourire pour la chasser, mais elle est toujours là.

Elle n'a pas de nom, cette idée, elle ne se laisse pas attraper. Un pressentiment, une certitude. Quelque chose va se passer. Comme une envie de crier. Mais à quoi bon hurler, quand personne n'écoute ?

Les cris des hommes ne sont que de la paille dans le brasier de l'Histoire. La violence s'y éveille on ne sait comment, et s'éteint sans qu'on sache pourquoi. Je les ai entendus. Ils étaient sourds, puis fracassants. Depuis que j'ai entendu les hommes crier, je ne supporte plus le silence.

PREMIÈRE PARTIE

L'Aurore

Chapitre 1

Au milieu de la foule hurlante, elle se tient immobile, engoncée dans son anorak.

Guère plus grande que son poing, la pierre, entre ses doigts crispés par la peur autant que par le froid, semble contenir toute sa colère.

Elle se fraye un chemin jusqu'à l'estrade. Toute l'injustice du monde telle qu'elle la ressentait, tous les cris qu'elle avait réprimés, toute la douleur de ceux qui finissent par se taire parce qu'on ne les écoute pas, se concentrent dans le morceau de granit qu'elle lance, dans un geste éperdu, en direction de la scène. Était-ce la volonté de la pierre, ou celle de la main qui la tenait, qui l'avait ainsi projetée ? Inconsciente de sa force, elle fend les airs, comme en suspension.

Longtemps la pierre n'avait connu ni le bruit ni la main de l'homme. Immobile dans sa carrière, concentrée sur elle-même, elle ignorait le temps. Puis, coup après coup, le burin l'avait arrachée à son impassibilité. Le métal résonnait à travers elle, faisant jaillir des éclats jusqu'à ce qu'enfin elle soit décrochée, saillante, nue, scintillant à l'endroit de la césure originelle.

La main de l'homme était désormais sur elle. Tirée sur des rondins de bois, elle avait quitté sa terre première pour

devenir un temple. Des hommes se prosternaient face à elle pour louer les puissances d'en haut, espérant qu'elles leur procureraient paix et prospérité. D'autres hommes étaient arrivés, armés de bronze et d'épées. Le feu, les cris. À nouveau la pioche l'avait entaillée, on lui faisait traverser les mers, la voilà statue représentant un roi chef de guerre. On s'incline devant elle le jour, on crache à ses pieds la nuit tombée. À cheval d'autres hommes surgissent. Le feu, les cris. La tête du roi roule à terre, la voilà statue d'un poète. On vient à ses pieds se bécoter, se conter fleurette. À nouveau, d'autres hommes fondent sur elle armés de tanks, de balles brûlantes. Le feu, les cris. La figure du poète explose en mille morceaux. Maintenant caillou, la pierre se faufille dans la chaussure d'un homme, entamant sa chair. L'homme secoue son soulier sur le trottoir. Un garçon la ramasse pour la jeter à la fenêtre de son amoureuse, dont il ne veut pas réveiller le père. Des hommes renversent le régime et bâtissent une ville nouvelle. La voilà compactée dans le banc trônant au milieu du parc Marienhof de Munich. Les jeunes filles viennent s'y prendre en photo à la sortie du lycée, ne sachant rien de la guerre ni de la misère. Les hommes, qui autrefois lui demandaient paix et prospérité, viennent désormais la nuit, avinés, uriner à ses pieds. Les saisons avaient passé, la pierre avait fini par retrouver son immobilité première, jusqu'à ce 8 novembre 2023.

À 10 heures du matin, des hommes s'étaient réunis dans le parc pour crier leur mécontentement. La jeune femme à l'anorak prit la parole. « À l'intérieur, ils décident de notre sort, sans nous avoir consultés, tandis que nous sommes là devant eux ! Comment peuvent-ils nous trahir ainsi ? »

Immédiatement, autour d'elle, le silence se fait. Les visages se tournent vers cette voix si sonore qu'elle semble

émaner de la bouche d'un géant. Élançée, presque frêle, celle qui a prononcé ces mots a l'air distingué, malgré ses hardes kaki masquant sa féminité. Sa chevelure châtain est maintenue en arrière par un chignon, seule une large mèche blonde se détache sur le dessus. Ses yeux bleus, extraordinairement brillants, semblent affamés de questions. Ils regardent au-dessus de la foule, comme tournés vers un idéal.

« Et que voudrais-tu faire ? Ils sont tout-puissants », répond un jeune Allemand à l'épaisse moustache impeccablement brossée.

— Ils n'ont le pouvoir que parce que nous le leur donnons ! Nous leur sommes supérieurs en nombre, et en légitimité ! Nous sommes le peuple !

— Tu veux nous faire voter encore et encore ? Plus aucun de nous ne veut voter, cela ne sert plus à rien ! Pour choisir entre la peste et le choléra ? enchérit l'Allemand dont la moustache rousse se hérissé, sous les applaudissements du groupe qui remplit le parc.

— Ne vois-tu pas que nous sommes nos propres élus ? Nous sommes une civilisation, nous sommes une famille. Nous ne sommes pas un marché, une économie dont on se débarrasse lorsqu'elle n'est plus avantageuse ! Ces gouvernements n'ont pas su nous nourrir, alors ils tentent de nous diviser. À nous de nous faire entendre ! L'Europe nous a élevés, c'est notre foyer. Nous serons moins forts si nous nous séparons, et nous nous isolerons dangereusement ! » Soudain galvanisé, un groupe acclame la jeune femme, qui reprend à peine son souffle.

« Sitôt que nous ne serons plus une grande puissance, que penses-tu qu'il se passera ? D'autres s'approprieront nos ressources, puisqu'ils ne nous craindront plus. Nous

allons devenir la cible des spéculateurs qui s'enrichiront sur nos dettes. Nos alliés d'hier piétineront nos certitudes et nos lois. La brutalité et le fanatisme entreront dans nos maisons. L'armée viendra pacifier les manifestations et tuer les premiers-nés de l'opposition. L'hiver arrivera et nous aurons froid. Je le dis haut et fort, ceux qui à l'intérieur signent autour d'un dîner la fin de l'Union sont des criminels inconscients qui dévorent notre avenir et nous laisseront payer la note!» Les esprits s'échauffent.

La voici qui monte sur le banc de pierre, se dressant sur la pointe des pieds comme une danseuse. « Tu dis que nous ne pouvons rien ? Mais un seul suffit à faire basculer un pays ! »

Téléphones portables à la main, tous filment la scène.

« C'est pas toi qui paies nos factures ! Ni qui empêches ces putain d'islamistes de s'incruster chez nous ! » gronde un Italien. La moustache rousse lui décoche un coup de poing.

Sautant du banc, elle sépare les deux hommes prêts à se rosser. « Il y a quatre-vingts ans, ici même, nos pays se battaient ! Pour les empêcher de recommencer, nous n'avons rien trouvé de mieux que la démocratie, le libre-échange, le droit à l'autodétermination des peuples. Nous sentons tous le réveil de la haine dans nos pays. Voulons-nous réellement prendre le risque de lui laisser le champ libre ? Honte à ceux qui veulent mettre fin à plusieurs décennies de paix ! »

L'échauffourée vire au pugilat. Le mouvement de foule renverse le banc, qui se brise dans sa chute. Un morceau de granit semble scintiller parmi l'amas de pierres inanimées. La fille à l'anorak le ramasse et serre la pierre dans son poing

de toutes ses forces. Cela faisait des centaines d'années que personne ne l'avait empoignée avec une telle intensité. Mais qui se soucie de l'avis d'une pierre ? À quoi bon convaincre les hommes de s'entendre quand ils ne veulent que se battre ?

Chapitre 2

Le cœur de Munich bat d'un rythme saccadé ce 8 novembre 2023. Depuis 10 heures du matin, les vingt-sept s'entretiennent en session extraordinaire dans le Neues Rathaus, le nouvel hôtel de ville. La foule progresse difficilement sur Marienplatz, plus de cinq mille personnes se tiennent là. Dans cet océan de têtes, des visages tordus par l'incrédulité. « Ils ne sont pas fous, quand même, ils n'iront pas jusqu'au bout ! » On ne veut pas y croire. La police contient les vagues d'empirement. Sous la visière de leur casque, les agents échangent des regards nerveux. Des forces de l'ordre ou des contestataires, on ne sait pas qui encercle qui, tout mouvement brusque entraînerait une catastrophe.

Le soleil disparaît derrière les toits gothiques sans rien laisser filtrer de ce qui se dit à l'intérieur. Sous les dernières lueurs, la façade dentelée du palais semble menacer qui-conque s'en approcherait. Des centaines de briquets, de bougies, s'allument spontanément, formant des constellations de feux follets sur l'ombre grandissante. Chacun espère empêcher l'obscurité de s'abattre. Une bourrasque de vent de nord-est traverse la place, pique les joues et attise un grondement de révolte. Vingt heures, le carillon de la tour,

de ses quatre-vingts mètres de haut, sonne la fin de la session. Des cris, des pleurs, tout est fini.

Les chefs d'État et les membres de leurs cabinets sortent du palais dans une nuée de pardessus sombres. Les journalistes se ruent sur les services de sécurité qui les repoussent comme autant de nuisibles. Le Premier ministre espagnol s'avance, hagard, fixe les milliers de regards en suspens avant que s'ouvre sur lui un immense parapluie noir. Les Premiers ministres polonais et hongrois gravissent les cinq marches de l'estrade à la moquette bleue imbibée de pluie, et se donnent l'accolade. Le Premier ministre italien bondit à son tour sur la scène, suivi de son homologue autrichien. Une satisfaction triomphale sur leur visage, ils lèvent leurs poings pour un cliché historique.

Le Premier ministre italien s'approche du pupitre et s'empare du micro. « L'Europe est efficace quand les moineaux crient, non quand les aigles attaquent! Et qui sont ces aigles qui nous dévorent? L'immigration non régulée à laquelle l'Union européenne nous a contraints! Un pacte énergétique qui a ruiné nos concitoyens en rendant l'essence hors de prix! Et surtout, un ensemble de taxes et de dettes qui a pris l'argent de nos ménages pour le donner à une gabegie administrative donneuse de leçons!» La foule commence à se mouvoir telle la mer avant la tempête. « Rassurez-vous, c'en est fini de tout cela! Depuis deux décennies, l'Europe nous a aliénés, l'euro nous a rendus pauvres! L'Union européenne a pris le meilleur de nous et nous a donné l'immigration et l'insécurité! Elle a détruit nos industries et nos valeurs! Et pour quels bienfaits? Je ne les ai pas vus!» Les bras des partisans se lèvent, les opposants crient leur mécontentement.

L'Italien cède la place au Hongrois qui, après presque dix ans au pouvoir à flatter le génie national, se voit enfin

offrir la tribune internationale qu'il espérait tant. « L'Europe était une idéologie des élites ! L'idéologie de George Soros et sa clique ! Elle n'a fait qu'appauvrir nos économies et nous soumettre à des lois étrangères tandis qu'il enrichissait ses amis. Jamais plus nous ne serons les esclaves de cette folie ! Nous en avons enfin terminé avec cette mascarade d'Europe qui dictait nos lois sans rien connaître de nos traditions, de notre culture ! Nos pays ont retrouvé la liberté, celle de décider pour eux-mêmes ! Le souverainisme d'abord, les globalistes dehors ! »

À droite de la place, on scande son nom à pleins poumons. Les mercis, les bravos couvrent les sifflets et les huées.

Ils sont allés au bout. Les vingt-sept dirigeants viennent de décider du démantèlement de l'Union européenne, derrière les vitres blindées du Neues Rathaus de Munich. Ils n'ont pas eu pour cela à se perdre en d'interminables tractations, comme l'Angleterre et sa laborieuse tentative de sortie. Ce qui a été décidé par la volonté des États peut être défait par la seule volonté de ces mêmes États. Le plus terrible et le plus paradoxal pour l'Europe est qu'il a été plus aisé de faire sortir tous les États à la fois plutôt qu'un seul. Le droit prévoyait l'annihilation, mais pas l'amputation. Une simple réunion extraordinaire a suffi à défaire des liens que l'on pensait indéfectibles.

Au début du XXI^e siècle, les espoirs d'une génération se sont mués peu à peu en un sentiment de rejet. L'Europe perçue comme la garantie de la paix est devenue une aliénation subie. Le fol espoir de vivre ensemble s'est changé en obligation de supporter l'autre. Quand le vent a-t-il tourné exactement ? Difficile à dire. Les premiers symptômes sont apparus vingt ans auparavant. Une mondialisation accélératrice de concentration des richesses, l'impression pour beaucoup de ne plus décider de grand-chose, d'avoir été

débarqué du progrès. Les gouvernements ont d'abord adopté des politiques d'austérité, faisant peser sur le peuple le poids de leurs dépenses, puis la machine s'est emballée. Le sentiment de spoliation s'est généralisé, que l'on fût pauvre ou fortuné. La réponse était toute trouvée. Des plans de restructuration frappaient-ils les administrations? C'était la faute de Bruxelles. Des licenciements dans une usine? Bruxelles. Une baisse du salaire minimum? La concurrence de travailleurs détachés d'autres pays? Bruxelles encore. Des obligations écologiques? Bruxelles! Des réglementations? Bruxelles l'horrible, la ville des réglementations et des diktats. Alors l'arrivée en nombre de migrants et de réfugiés, que les violences ou la nécessité poussaient sur les routes de la Méditerranée, a fini d'échauffer les esprits. Bruxelles incitait les populations à les intégrer. De nombreux défilés au cours desquels on hurle sa haine ont commencé à agiter les capitales de l'Union. Les politiques opportunistes n'avaient eu qu'à souffler sur les braises pour raviver des foyers jamais vraiment éteints. Le populisme et le nationalisme renaissaient de leurs cendres.

Ceux qui croient encore en la paix et au partage des richesses pour un avenir meilleur se trouvent si désespérés qu'ils espèrent encore, sur Marienplatz, un miracle.

Chaque dirigeant craignant plus que son ombre l'opinion publique, aucun ne s'est opposé à l'ordre du jour. À main levée, la dissolution et l'abrogation des traités de Rome et de Maastricht ont été votées. Seuls trois pays se sont exprimés contre, la France, l'Espagne et l'Allemagne. Le nouveau chancelier allemand, élu depuis quelques mois seulement, éreinte son noviciat sous le feu nourri de la politique internationale et promet à ses deux alliés l'élaboration prochaine de nouveaux traités d'entente. À chaque pays, désormais, de gérer l'après.

« Qu'avez-vous fait ? Honte à vous ! lance un homme portant sa fille sur ses épaules. Dans quel monde nos enfants vont-ils grandir ? » hurle-t-il encore au pied de l'estrade avant d'être stoppé net par les services de sécurité. La fillette, désarçonnée par le brusque mouvement de son père, chute de toute sa hauteur. La panique et la rogne finissent d'électriser la place. L'homme, au sol, est traîné par les bras et roué de coups tandis que la petite silhouette disparaît sous le piétinement furieux des jambes qui étouffent ses cris à l'aide.

Immobile au milieu de l'agitation, la femme à l'anorak observe la scène, horrifiée. Les hommes sont devenus fous. Impuissante, tenant fermement la pierre dans sa main, elle cherche des yeux la petite fille.

Le morceau de granit s'échappe de ses doigts et se lance à folle allure vers l'estrade sans qu'elle s'en rende vraiment compte.

L'arcade sourcilière du Premier ministre se brise comme un morceau de verre, il s'effondre. Les services de sécurité jaillissent de l'estrade à la recherche du coupable. Les matraques pleuvent, les sirènes hurlent. Le feu, les cris. Tout le monde avait oublié qu'une simple pierre peut détruire une cité.

Chapitre 3

Sa capuche enfoncée sur la tête, elle parvient à sortir du centre de Munich juste avant que celui-ci ne soit bouclé. Elle aperçoit au loin un poids lourd transportant des voitures flambant neuves vers l'Espagne, se précipite vers lui et supplie le chauffeur de la conduire jusqu'à Paris. Le trajet durera deux jours, l'avertit José, une médaille de la Vierge Marie luisant sur sa chemise à carreaux.

José aime à s'amuser de ce que le contenu de son camion vaut plus cher que tout ce qu'il gagnera dans sa vie, et peut-être plus que sa vie elle-même. Avec la crise économique et la récession, l'Espagne n'achète plus de voitures de luxe, les concessions mettent la clé sous la porte les unes après les autres. Mais l'Allemagne continue de les exporter. José a dû arrêter les travaux de construction de sa maison de la Costa Brava où il pensait prendre sa retraite avec sa femme. Le gouvernement espagnol vient de voter le gel des retraites, alors il a repris du service sur les trajets internationaux, les plus rentables. Elle lui demande son âge. « Moi, je compte pas ma vie en années, mais en kilomètres, répond José en riant. Ah, l'Europe, ça nous a bien mis dedans ! Au début, tout le monde voulait travailler avec nous, on était moins chers que les Français ! Puis les Roumains et les Bulgares

sont arrivés et là, il a fallu rouler deux fois plus pour deux fois moins, se lamente-t-il, projetant un jet de salive par le trou qui siège dans sa bouche à la place de deux dents. Je vais aller faire mes dents en République tchèque. Il paraît que les implants, tout ça, c'est bien moins cher là-bas!» se réjouit-il en s'essuyant.

Elle a envie de le secouer, de lui dire que c'est à cause de types comme lui que tout cela vient d'arriver, mais se contente de regarder la route défiler. À travers la vitre du camion s'enchaînent les périphéries de villes autrefois belles, aujourd'hui des zones industrielles bâties à l'économie et à la hâte, identiques de l'Allemagne à la France. Des hangars, des publicités, comme si le paysage avait disparu sous le bitume et la tôle. Et dire qu'il n'y a pas si longtemps, les Grecs et les Romains construisaient leurs édifices selon le principe de la beauté, songe-t-elle. Certains tiennent encore debout avec une certaine grâce. Que restera-t-il de tout cela dans mille ans? «Je vais adresser une prière pour toi à la Vierge Marie!» lui dit José en la laissant sur le parking d'une station-service aux abords de la capitale, après lui avoir donné sa dernière tasse de café pour la réchauffer.

Les voitures de police tournent dans Paris, elles débordent de la Seine aux faubourgs. Son cœur se contracte au passage de chacune d'elles. Dissimulant son visage sous ses cheveux, elle gagne son immeuble, gravit l'escalier grinçant, ouvre la porte de son deux pièces et saisit machinalement des objets dont elle bourre un sac à dos.

Son intérieur ressemble à celui d'une étudiante, plus de livres que de vêtements. Empilés sur des caisses de vin, des ouvrages, de Arendt à Xénophon. Au sol, un tapis persan. Les motifs compliqués laissent apparaître des formes, véritables taches de Rorschach pour celui qui les contemple.

Sur cette laine râpeuse, elle aimait lire ou dîner, essayant de connaître un peu mieux l'âme qui en noua les fils.

Chaque bruit dans le couloir la fait sursauter, elle ne distingue plus les craquements de l'escalier de ceux de ses propres pas. Tout semble suspect quand on se sent traqué. Comme si elle allait revenir l'instant d'après, elle pose en évidence son portable sur la table basse ainsi que sa carte d'identité. Elle regarde les lettres inscrites comme des vestiges d'une vie passée. Aurore Henri, née le 20 avril 1989 à Strasbourg, taille : 1,75 mètre, yeux : bleus, cheveux : châtain. Déjà cette identité lui semble étrangère.

Tenant son sac à dos à deux mains, elle marche à grandes enjambées, déterminée à fouler une dernière fois l'avenue qui l'avait décidée à venir étudier à Paris, les Champs-Élysées. Mais sitôt traversé le pont Alexandre III, longeant le Grand Palais, elle se trouve face à une situation qu'elle n'avait pas anticipée. Les commémorations de l'armistice du 11 Novembre mettent le quartier sous tension. Les contrôles filtrant les abords du passage des convois transportant les Présidents et ministres invités à se recueillir sur la tombe du Soldat inconnu sont renforcés. Voter la destruction de l'Europe et commémorer deux jours après plus de 18 millions de morts entre voisins, peut-on faire plus grossier ? Elle doit les voir, droits dans leurs costumes et leur morgue, se congratuler mutuellement et se gargariser de beaux discours écrits par de jeunes diplômés d'écoles de sciences politiques, répétés comme un catéchisme que l'on sait par cœur, mais dont on ne connaît pas le sens.

Au premier rang, le Président américain, plus relâché encore durant son second mandat, somnole sur l'épaule de sa nouvelle épouse habillée d'un tailleur haute couture français.

Vêtus de noir autour de la flamme qui ressemble à une tombe, les chefs d'État affichent une componction, une gravité feinte cachant mal un profond ennui sur leurs visages de cire. Ils parlent de patrie quand ils ne supporteraient pas de passer une heure dans une tranchée, ou d'être défigurés pour défendre leur terre chérie.

Il lui semble assister à la veillée funèbre d'une époque où ceux qui dirigeaient avaient encore le souvenir de la guerre pour se tenir éloignés des extrêmes, où la flamme du Soldat inconnu empêchait d'autres feux follets de se déclarer. Les pales des hélicoptères militaires en vol stationnaire couvrent leurs mots. Un spasme s'empare de sa gorge, il n'y a plus rien à faire que pleurer.

Tourner les talons, fuir. Deux hommes de carrure imposante se plantent devant elle. Elle tente de les contourner, mais deux autres se postent dans son dos. Elle se trouve encerclée au milieu de la foule. Pas de feu, pas de cri.

Chapitre 4

La voiture s'arrête devant le nouveau tribunal criminel de Munich. Les abords du bâtiment sont gardés par des sentinelles toutes armes dehors juchées sur des rouleaux de barbelés. Comment peut-on être extradée et jugée pour le jet d'une simple pierre quand la violence est à tous les coins de rue ? Des armes, il y a encore quelques années, elle n'en voyait que dans les pays en guerre où ses reportages la conduisaient. Elles ont insidieusement fait irruption dans les aéroports, les gares, puis dans les centres commerciaux, les écoles enfin. Menottée, mains dans le dos, la tête couverte par la veste d'un des policiers chargés de l'escorter, Aurore Henri pose pied à terre en songeant à la fable de la grenouille.

Si l'on plonge subitement une grenouille dans une marmite d'eau bouillante, elle s'échappe d'un bond. Mais si l'on plonge la même grenouille dans une marmite remplie d'eau froide, elle s'y trouve à son aise. On allume un feu, l'eau chauffe doucement. Le batracien, enchanté, continue à nager. La température augmente, la grenouille ne s'affole pas pour autant. L'eau commence à bouillir, engourdie par la chaleur, elle ne réagit pas, et finit de cuire sans qu'elle se soit vu mourir. Les changements qui s'opèrent le plus

lentement sont les plus dangereux. Ils échappent à la conscience et ne suscitent aucune réaction. On s'habitue à supporter, on s'engourdit.

Elle passe les contrôles de sécurité sous la harangue de militants nationalistes.

Plus une seule place libre dans la salle d'audience ce 26 février 2024. Nombreux sont ceux venus assister au procès de celle que les journalistes ont baptisée « La main ». Elle évolue à pas lents, presque suspendus, dans le long couloir, vers le banc des accusés. Les photographes font cliqueter leurs appareils. Les sympathisants, portables en l'air, immortalisent l'instant.

Deux gouttes de sueur perlent du front de l'avocat commis d'office, un Bavarois baragouinant le français.

La cour prend place, Aurore Henri reste debout pour observer attentivement ceux qui lui font face. Enveloppée d'un pull sombre trop ample, ses cheveux disciplinés en chignon, on ne voit d'elle que son visage diaphane. Le juge fait retentir son marteau. L'instant d'avant elle ressemblait à un animal traqué, son regard, vif, perçant, polarise à présent l'attention. Ses prunelles si claires ont la rapidité de celles du loup. Son sourcil gauche est étrangement plus court, comme amputé de sa queue. Ses yeux emplissent la salle, le public n'est plus que pupille, comme prisonnier de leurs orbites.

La lecture du chef d'accusation par le juge Neithardt provoque un murmure dans la salle : coups et blessures, violence aggravée, tentative d'homicide volontaire.

Le front de l'avocat commis d'office disparaît sous les gouttes de sueur. Sa ligne de défense est celle de l'instabilité mentale de sa cliente, pour laquelle il invoque des circonstances atténuantes. Assise, Aurore Henri l'écoute, à grands effets de manche, décrire son enfance. Il raconte comment sa naissance sous X l'avait sans doute affectée, combien le

couple qui l'avait adoptée, les Henri, était des gens bien qui l'avaient élevée dans la rigueur et la probité. Il appelle à la barre son ancienne professeure du cours élémentaire, Mme Mittermaier, qui se souvient de ses affaires de classe toujours impeccablement rangées sur son bureau, et de ses devoirs consciencieusement faits. Il parle enfin de la journaliste engagée qu'elle fut, allant toujours tremper la plume dans le sang pour témoigner des maux de son temps, au Darfour, en Crimée ou en Irak. Le voilà tel un acteur, gesticulant au milieu de la salle, décrivant comment, en juin 2016, couvrant la seconde guerre civile que connaissait le pays, le convoi qui la transportait avait été la cible d'une attaque. Ce n'est pas elle qui a jeté la pierre, c'est le traumatisme de la guerre ! Il tend au juge les rapports médicaux des deux ans de rééducation durant lesquels elle avait été hospitalisée comme des preuves irréfutables, si ce n'est de son innocence, de sa non-culpabilité. Le clou de sa plaidoirie : des études américaines sur le syndrome de stress post-traumatique pouvant atteindre les personnes victimes d'attentats, l'anxiété profonde, les amnésies parcellaires et les accès de violence incontrôlables qui en sont le lot. Il conclut sur les difficultés qu'éprouve sa cliente, depuis, à retrouver une vie normale. Avec un suivi médical adapté, assure-t-il, elle ne représentera plus un danger ni une menace pour la société. Il retombe dans son siège, harassé, la dernière goutte de salive dans sa gorge évaporée.

L'accusation brandit l'historique informatique de la prévenue. Aurore Henri anime un blog intitulé *L'observatrice sans filtre*, dans lequel elle appelle à « se dresser contre les ennemis de la démocratie », à agir contre les « partisans de la haine », les « vieux autolâtres avides de plaisirs, de pétrole et de profits, héritiers des années 1980 durant lesquelles ils étaient rois, qui pleurent aujourd'hui de n'être plus que

les serviteurs de l'Histoire ». Sur les réseaux sociaux, elle poste nombre de sujets relatifs à la politique internationale accompagnés de commentaires appelant à la destitution du Président américain, « tuberculose verbale de notre époque #nofilter », ou du Président polonais, « machiste rétrograde #nofilter ». Plus qu'un geste irréfléchi, conséquence d'une pathologie héritée d'un traumatisme, il y a selon le procureur une préméditation évidente, une réflexion nourrie chez la prévenue qui a longuement mûri son acte. L'accusation enfonce le clou en produisant les vidéos des caméras de surveillance identifiant Aurore Henri par reconnaissance faciale, et demande donc la plus grande fermeté au juge Neithardt. L'avocat commis d'office ne fait plus qu'un avec son siège.

Aurore Henri écarquille ses grands yeux. Ce doit être d'une autre dont il s'agit. La vie narrée dans ce tribunal résonne comme un double familier, mais ne la concerne pas.

À écouter l'avocaillon et ce procureur borné hululer, on la penserait le jouet d'un destin malheureux, la victime d'une causalité ayant fait d'elle une ratée à la marge de la société. Ils parlent de justice, mais ne savent pas ce que c'est. Aurore voudrait crier sa vérité. Depuis l'attentat, elle a les yeux grands ouverts sur ce que l'homme est, et ce qu'il faut l'empêcher d'être.

Chapitre 5

Ce matin du 16 juin 2016, le convoi des Forces armées irakiennes dans lequel elle a embarqué patrouille aux abords de la partie ouest de Falloujah, une succession de mosquées aux dômes bleus éventrés et de maisons à genoux. Après une offensive foudroyante, l'État islamique a proclamé le califat en Irak deux ans auparavant, et a pris possession de la ville. L'eau comme la nourriture manquent cruellement. Entre le Tigre et l'Euphrate, qui avaient vu éclore la civilisation, on s'adonne chaque jour à la barbarie. L'État islamique impose un code de conduite des plus stricts à la population. Tout ou presque est interdit. À aucune condition une femme ne doit sortir de chez elle sans être accompagnée d'un homme de sa famille ni montrer une once de peau, sous peine des pires châtements. Une longue tenue noire, accompagnée de gants et de chaussettes, doit couvrir tout son être pour le soustraire aux regards.

Le soleil, levé depuis quelques heures à peine, est déjà de plomb. Aurore étouffe sous son gilet pare-balles. Elle ouvre la fenêtre et retire son casque militaire quelques instants. En jean délavé, les cheveux à l'air libre mêlé de poussière, son œil planté dans sa caméra, elle suit ces femmes anonymes se rendant en hâte au marché, suivies par l'ombre

des soldats de l'État islamique. Pourquoi, sitôt qu'une idéologie s'empare d'une population, la femme en est-elle la première victime ? s'interroge-t-elle.

Quelques jours auparavant, la police de l'État islamique avait fondu sur l'une de ces femmes qui achetait de l'eau de rose, dont les veuves parfument les tombes de leurs défunts. Hélas, elle ne portait pas ses gants. Ses mains se mouvaient, nues, tandis qu'elle payait son dû. La frêle silhouette était tombée au sol sous les coups de poing et de pied des soldats. Une dizaine d'hommes s'étaient interposés pour les empêcher de l'achever, les armes automatiques les avaient fait taire. Le lendemain, des centaines d'Irakiens avaient manifesté dans le centre de la ville, décidés à chasser l'opresseur. La ville, depuis, est en état de siège.

Le convoi progresse à la recherche des soldats du califat qui se sont repliés dans les quartiers ouest. La sentinelle, sur le toit du véhicule, pousse un cri. D'où était venu le tir, elle ne saurait le dire. Aurore, à la fenêtre, est éjectée par le souffle. Étendue au sol, son corps lui semble si engourdi qu'elle se demande s'il est encore entier. Un morceau de sa caméra s'est fiché dans son arcade gauche. Le véhicule militaire, à deux mètres de là, s'est embrasé. La poudre, le sable, le sang coulant le long de son visage, tout avait une étrange odeur d'orange à peine cueillie. À sa droite, sous ses doigts, elle sent une forme, trouve la force de pencher la tête en sa direction. À côté d'elle, le corps d'une fillette tenant dans ses mains un panier tressé avec, répandues au sol, les oranges qu'elle vendait aux soldats sur le bord de la route. Elle essaya de lui prendre la main, elle était encore chaude, tendre. Le ciel se mit à tournoyer violemment, puis elle ne vit plus rien. Le feu, les cris.

Les combattants des forces libres qui l'accompagnaient avaient été tués sur le coup. Ils voulaient libérer leur pays de

ceux qui font vivre le peuple dans la misère et l'ignorance, de ceux qui battent des femmes pour avoir montré une main en achetant de l'eau de rose. Une simple main. Quelques jours plus tard, depuis l'hôpital militaire où elle avait été transportée, elle avait appris la libération de la ville, la bataille de Falloujah avait été remportée.

L'attentat l'avait comme réveillée. Il y avait tant d'autres batailles à mener ! Et ce jeune avocat n'en savait rien. Comment pouvait-il prétendre la défendre sans la comprendre ? Son geste n'était pas un acte de colère incontrôlable. Il avait un sens. Et tous ceux qui souffraient comprenaient ce sens.

« Votre Honneur, puisque mon avocat autant que la partie adverse n'ont qu'une connaissance limitée du contexte qui m'a conduite à cet acte et que personne d'autre que moi ne peut vous renseigner sur ce point, permettez-moi de prendre la parole. Il est, je crois, du droit et du devoir de tout citoyen d'assurer sa propre défense lorsque sa vie et son honneur sont en jeu. » Il semble au juge Neithardt qu'Aurore Henri s'est perchée sur son nez tant ses yeux lui semblent proches. Dans toute l'assemblée, il ne voit plus qu'elle.

« Il peut paraître incompréhensible qu'une journaliste de guerre française qui n'a jamais manqué à l'éthique soudainement commet un acte de violence tel que le mien. Car oui, Votre Honneur, j'ai jeté cette pierre. Et l'homme que j'ai atteint est bien celui que je visais. J'en reconnais la responsabilité et ne souhaite pas me soustraire à ses conséquences. Mais si je suis condamnée, je veux l'être pour les véritables raisons, et non après avoir laissé dire qu'il s'agit d'un moment de faiblesse d'une femme déséquilibrée. Notre époque est malade du mensonge de certains et du manque de vérité des autres. Souhaitais-je sa mort ? Non. Souhaitais-je lui faire du mal ? Non plus. Quelle était ma motivation ?

Provoquer un sursaut. Quelqu'un devait faire quelque chose, quelque chose devait se passer pour que nous sortions de la stupeur. Je fus la première surprise lorsque cette pierre quitta ma main. Jusqu'au dernier instant, j'ai pensé la retenir.

« Quand j'ai eu dix-sept ans je suis venue à Paris pour étudier la philosophie. J'ai appris dans les livres que la guerre est une constante chez l'homme, une part d'ombre à laquelle il ne peut se soustraire que dans les rares moments où il vit en harmonie. Je me suis engagée comme journaliste de terrain. Je suis allée partout où la guerre était, pour en rapporter des images. J'ai vu des choses bien plus terribles que l'opinion, les sondages ou le pouvoir d'achat qui occupent nos débats.

« J'ai vu des hommes se hisser au pouvoir en promettant une richesse nouvelle, et s'y maintenir en limitant la liberté individuelle. Excitant la colère des masses, détruisant la vie culturelle, ils font de chacun l'ennemi de son propre frère. J'ai failli perdre la vie d'avoir voulu témoigner de cette vérité.

« Depuis ma chambre d'hôpital, j'ai vu à la télévision, lentement, la réalité de ces pays que je pensais lointains se dessiner en Europe. J'ai vu la Pologne retirer aux femmes le droit de ne pas enfanter du fruit d'un viol ou d'un inceste. J'ai vu l'Autriche basculer vers l'extrême droite, l'Italie fermer ses frontières. J'ai vu notre environnement chaque jour un peu plus saccagé. J'ai vu des dirigeants promettre de meilleures cabines aux passagers de troisième classe du *Titanic* pour se faire élire. J'ai entendu un glissement peu à peu s'opérer, celui des mots. La distorsion de la réalité, à travers les intox, les faits alternatifs, les post-vérités. Et là seulement, Votre Honneur, j'ai commencé à avoir peur. Car si nous n'avons plus de valeurs, plus de sacré, plus de mots sur lesquels nous appuyer, nous vacillons.

« Ma tolérance à l'hypocrisie, à la diplomatie en costume, aux phrases toutes faites, a disparu avec l'explosion de ma voiture en Irak. Quelque chose en moi s'est réveillé. Je ne saurais le nommer tout à fait, un besoin de vérité. Et je pense que tous ces gens venus assister aujourd'hui à cette audience sont ici pour cette même raison. Parce qu'ils ont senti, comme moi, que mon geste, lui, ne mentait pas. La pierre ne ment pas, Votre Honneur. »

Le juge Neithardt jette un œil à la salle. Des centaines de têtes dressées, des bouches tétanisées, des mains tremblant d'envie d'applaudir. Ils ont chaud, ils ont froid, un homme au deuxième rang déboutonne le col de sa chemise qui soudain l'étouffe. Ils ne savent pas ce qui leur arrive, mais ils sont comme transportés. Les mots d'Aurore Henri sont les leurs. Pour la première fois depuis longtemps, ils n'ont plus besoin de faire semblant.

Personne jusqu'alors n'avait exprimé si simplement les angoisses qui les traversent chaque fois qu'ils allument leur poste de télévision, qu'ils découvrent le titre d'un article apparu sur les réseaux sociaux. Cette même angoisse qui les réveille la nuit, avec cette question en forme de bête noire : « Comment tout cela va-t-il finir ? »

Le juge perçoit une lueur nouvelle sur les visages gris et ternes.

« La décision des vingt-sept de réduire à néant notre Union, en l'absence de référendum, est une violation de la démocratie. On nous a aveuglés de fausses nouvelles, engourdis de discours trompeurs, on a orienté notre colère vers des boucs émissaires.

« Permettez-moi d'ajouter une dernière chose. Je crois que les privations sont le germe des révolutions. Nous venons d'assister à une révolution. Mais nous avons oublié que les révolutions engendrent des années de terreur.

« Voulons-nous continuer à vivre ensemble, ou voulons-nous des années de terreur ? Les hommes les uns contre les autres, les hommes contre les femmes, l'humanité contre la nature ? L'homme enfin contre sa propre essence, celle de bâtir pour sa descendance une vie meilleure ? Les juges de cet État peuvent me condamner pour ce que j'ai fait, l'Histoire, qui personnifie une vérité supérieure et un droit plus haut, n'en déchirera pas moins un jour leur sentence et elle citera devant son tribunal les véritables coupables, ceux qui, au milieu des malheurs de notre époque, ont mis leurs intérêts égoïstes au-dessus du bien de tous. Et je préfère être emprisonnée que voir ces ministres détruire l'harmonie du monde. »

Elle plonge la main dans sa poche, y cherche un objet. Les policiers se tiennent sur le qui-vive.

« Je ne suis pas la seule à avoir fait couler le sang ce jour de novembre. Voici l'écharpe d'une petite fille, sur les épaules de son père, battu par les services de sécurité, tombée au sol, certainement morte piétinée par la foule et la bêtise. Je me suis promis de toujours regarder cette écharpe quand je trouverai mon sort difficile, en signe de la fragilité de ce qu'on appelle la paix. »

Elle brandit l'écharpe comme un étendard au-dessus de sa tête. « Il suffit que les hommes de bien ne fassent rien pour que le mal triomphe. » Les coups de marteau ne suffisent pas à faire taire le public que les mots d'Aurore Henri ont fini d'emporter. Le juge Neithardt fait évacuer la salle, et ordonne le placement en détention de la prévenue en attente du verdict.

Chapitre 6

Entre chien et loup, dans la brume ondulant sur le sol, apparaît la prison de Landsberg, une forteresse flanquée de deux tourelles coiffées de ces clochers à bulbe qui ressemblent à des pâtisseries, comme on en trouve posés sur les toits des églises des pays de l'Est.

Les quatre allées de cellules sont disposées en croix. L'aile réservée aux femmes se trouve au deuxième étage. Du carrelage blanc, un lit, des toilettes, quelques mètres carrés dont la porte se referme sur Aurore Henri. Le tour de clé dans l'épaisse serrure de fer verrouille sa cage thoracique tandis qu'un sentiment de vide, une dangereuse béance la saisit.

Et si tout ne se déroulait pas comme elle l'envisageait ? Ne pas flancher, se montrer à la hauteur des regards pleins d'espoir qu'elle a croisés au tribunal. Tellement de vacarme à l'intérieur de sa tête. « Parlez-moi de l'écharpe que vous avez brandie pendant l'audience ? Que représente-t-elle pour vous ? »

Aurore Henri se retourne dans un sursaut vers la voix de l'homme. Elle reste mutique face à cette question impudique.

« Mademoiselle Henri, je suis le docteur Edmund Forster, le psychiatre expert auprès des tribunaux. Je suis

chargé par la cour d'évaluer votre état mental. Vous vous souvenez ? » Aurore écarquille les yeux.

« J'ai conservé l'écharpe pour ne pas oublier.

— Que craignez-vous d'oublier ?

— L'innocence de celle qui la portait. Elle souriait, sur les épaules de son père, tenant fièrement son drapeau européen... Je l'ai entendue crier, je l'ai vue à quelques mètres de moi... J'aurais voulu l'atteindre, mais je n'ai pas pu.

— Pourquoi est-elle si importante, cette petite fille ?

— Parce que tout le monde l'oubliera sitôt le prochain buzz médiatique. Pas moi. C'est comme si les hommes avaient foulé aux pieds la pureté elle-même. Ils doivent prendre garde à ce qu'on ne leur marche pas dessus à leur tour.

— Avez-vous l'intention de blesser ou d'attenter à la vie d'autres personnes ?

— Docteur Forster, n'avez-vous jamais l'impression que le monde est devenu fou, et que ses dirigeants sont les plus fous de l'asile ? Ils reproduisent les mêmes erreurs, les mêmes mensonges, les mêmes affaires que les médias répètent en boucle. Chacun continue de mener sa vie comme si de rien n'était tandis que nous dansons au-dessus d'un gouffre. Et même si nous sommes nombreux à le voir, nous ne savons plus comment faire marche arrière.

— Il est noté dans votre dossier que vous avez tenté d'intégrer l'Institut de sciences politiques de Paris, duquel vous avez été refusée. En avez-vous nourri un ressentiment envers la société ?

— Je l'ai accepté.

— Vous avez apparemment renversé une des tables de la salle d'examen avant de sortir.

— Je devais être pressée !

— Après cela, vous avez résidé dans des foyers pour femmes ? Cela n'a pas dû être facile ?

— Je préfère être auprès d'une misère qui ne ment pas que d'une bourgeoisie qui se pince le nez et prétend que cela ne pue pas.

— Est-ce à cause de vos parents adoptifs que vous détestez la bourgeoisie ? »

Aurore Henri marque une longue pause, puis regarde le sol. Le docteur Forster poursuit.

« Qu'est-il arrivé à vos parents ? »

— Vous serez gentil de m'éclairer si vous l'apprenez. Je suis née sous X, je n'ai donc d'autres informations que celles figurant sur mon extrait de naissance. Ma mère biologique avait explicitement demandé que l'on me nommât Anna, mais on m'a appelée Aurore. »

Le docteur Forster s'étonne du changement d'attitude de sa patiente. Les fières envolées politiques laissent place à une femme hésitante, perdue dans ses pensées. On avait refusé à Aurore Henri le prénom choisi par celle qui lui avait donné la vie, elle portait le nom de ceux qui l'avaient élevée sans vraiment l'aimer. Ce hiatus originel avait fait naître en elle le sentiment d'être la fille de personne, l'idée qu'il lui faudrait inventer son propre patronyme pour exister.

« Revenons à vos parents adoptifs. Quelle relation avez-vous avec eux ? »

Aurore avait été adoptée par les Henri, un couple de commerçants strasbourgeois qui, passé l'âge de cinquante ans, n'avait jamais réussi à concevoir d'enfants. Alain Henri avait une quincaillerie qui le tenait éloigné du foyer chaque jour que Dieu faisait, et sa femme pestait chaque soir contre l'indigence de son échoppe. Clara Henri s'imaginait épouse de notable ou de bijoutier, elle rêvait secrètement de s'affranchir de son statut de madame Tout-le-monde. Alain Henri fut emporté par une maladie tandis

qu'Aurore fêtait ses dix ans. Dès lors, quoi qu'elle fit, elle sentit toujours sur elle le regard plein de désapprobation de Clara Henri, l'expression silencieuse d'une déception.

« Le meilleur bagage que l'on puisse donner à une jeune fille, c'est de savoir se tenir », lui disait-elle chaque fois qu'Aurore souhaitait un jouet ou une friandise qu'elle avait vus dans un magasin, avant de lui faire la leçon devant l'armoire aux plaisirs.

Dans sa chambre, Clara Henri possédait une immense armoire en bois, dont elle gardait toujours la clé sur elle. À l'intérieur, plusieurs rangées de pots à confiture en verre, vides. Sur leur flanc, une étiquette avec la mention « gourmandise », « chair » ou « jalousie ». Dès que Clara Henri avait envie d'un plaisir qu'elle ne maîtrisait pas, que le désir la tirait, elle ouvrait le bocal correspondant et l'enfermait dedans, avant de verrouiller l'armoire à double tour. Elle imposait le même régime à Aurore. Ayant surpris la jeune adolescente en pleine exploration sensorielle de son corps, elle l'avait prise par la main fautive et lui avait demandé de placer sa pulsion lubrique dans le pot, puis de bien le refermer. Aurore avait d'abord argumenté que les plaisirs sont une des raisons de notre vie sur Terre, qu'ils n'ont rien de mauvais. « Je ne les interdis pas, avait répondu Clara. Je veille simplement à ce qu'ils ne prennent pas le contrôle sur toi. Dès que tu en ressens un, tu le places dans le pot de verre de l'armoire aux plaisirs, ainsi il y sera en sécurité, loin de toi, bien rangé. »

En arrivant à Paris pour ses études, le premier achat d'Aurore fut une dizaine de pots de confiture dont elle vida le contenu dans l'évier. Elle plaça soigneusement son envie de les manger dans le premier bocal, à l'intérieur d'un des placards de la cuisine. Elle en avait éprouvé un

sentiment d'ordre et d'apaisement. Tout était alors en harmonie.

« Il est normal, à la suite de traumatismes ou de manques profonds, d'éprouver un certain mal-être.

— Sans doute. Docteur Forster, je ne récusé pas votre discipline. Serais-je différente si j'avais eu une mère, un père plus aimants ? Mais je refuse de me cacher derrière mon passé. Je veux croire qu'aucun déterminisme ne peut être dépassé par la volonté. Il ne dépend que de moi de décider de celle que je serai, je l'ai compris très tôt. »

Edmund Forster pose son cahier de notes et regarde sa patiente pour la première fois dans les yeux. La petite pièce dans la pénombre disparaît derrière ces deux billes qui lui semblent brûler d'un feu intérieur révélant une volonté indomptable.

« Vous sentez-vous comme en permanence sur le qui-vive, irritée ou en colère ? Avez-vous l'impression que quelque chose de terrible pourrait se produire à nouveau ? Vous sentez-vous engourdie, détachée, déconnectée de vos amis ? »

Aurore Henri ne s'était jamais sentie proche des gens de son âge. La légèreté, en elle, n'avait jamais éclos. À son endroit grandissait la conscience qu'elle n'avait pas le temps de s'étourdir, qu'il y avait dans le monde tant à sauver, sans qu'elle sût exactement quoi.

« Souffrez-vous de cauchemars, de souvenirs incontrôlables ? »

Le docteur Forster s'attarde sur l'étude de ses traits. Immobile, concentrée, mystérieuse, elle transmet une passion, une sincérité par laquelle il se sent inexplicablement touché. Il la voit tour à tour grave, ironique ou tragique. Elle lui semble mille femmes à la fois tandis qu'elle ne dévoile en réalité rien d'elle. Seules les idées semblent l'intéresser.

« Vous savez que nombre de troubles tels que les vôtres sont le résultat d'un traumatisme psychique ? L'hypnose permet dans ces cas-là d'obtenir de très bons résultats. Nous pourrions essayer de traiter les séquelles traumatiques de votre accident en attendant votre jugement. »

Les yeux d'Aurore Henri lui semblent à présent si scintillants qu'il ne peut s'en détacher. Impossible de dire ce qu'ils cachent, mais il se sent à leur contact comme face à un de ces fauves sublimes et rares, dont on suit la piste des heures durant pour l'entrevoir, et dont on ne sait plus, une fois face à lui, si nous sommes le traqueur ou le traqué tant sa force s'impose à nous.

Chapitre 7

« Savez-vous, mademoiselle Henri, comment se dit “rêve” en allemand? *Traum*. Alors plutôt que d’ouvrir la porte de vos traumatismes, je vous propose d’ouvrir celle de vos *Traüme*. Qu’en dites-vous? Laissez votre esprit associer librement des idées, n’essayez pas de les contrôler. »

Les cris de la petite fille sur Marienplatz. Le sol mouillé par la pluie, les jambes immenses, sourdes à son appel, derrière lesquelles elle disparaît. Attablés devant elle, en costume foncé, les jurés du concours de l’École de sciences politiques lui assènent avec un sourire nonchalant qu’elle n’a pas les qualités souhaitées pour intégrer leur établissement. « N’ayez pas peur, accueillez les souvenirs qui viennent, sans les juger. » La voix du docteur Forster est comme le fil d’Ariane des images qui défilent dans son esprit et semblent ne faire aucun sens. Elle ne veut pas lui céder. C’est si effrayant de laisser ses pensées se promener seules, sans surveillance. Est-elle toujours éveillée, ou rêve-t-elle?

Des salles en enfilade. Ses pieds avancent timidement dans une pièce sans toit écrasée par l’obscurité. Le ciel est constellé de flammèches dansantes qui, à mieux y regarder, ne sont guère des étoiles, mais des papillons battant lentement des ailes autour d’elle. Quelle affreuse vision, lorsque

l'on est seule, et que l'on ne sait pas où l'on est ! « Continuez d'avancer. » La voix lointaine semble le seul point de repère dans cet univers limbique et primaire. La myriade de papillons se fait nuée. Des centaines d'ailes bleu et noir réfléchissent une lumière qui vient de nulle part. Dans un ballet improvisé, les papillons tournoient autour d'elle. Ses mains s'agitent pour les éloigner, mais rien n'y fait, c'est elle qu'ils veulent. « Pour les Grecs, les papillons symbolisent la psyché. Ils transportent le message des âmes, et représentent une transformation. Ne les craignez pas. »

À bien la regarder, sa main lui semble minuscule. Lisse et charnue, aux doigts potelés finis par de petits ongles encore malléables, comme celle d'un jeune enfant. Aurore se débat. Les papillons s'approchent. L'un d'eux, immense et pourtant léger, se pose sur son doigt. Sa couleur est hypnotique, jamais elle n'a vu de si intenses nuances de bleu. Les nervures de ses ailes sont comme autant de veines parcourant sa frêle voilure. Le papillon s'immobilise. Elle avance dans cet intérieur qui semble familier à son esprit, étranger à sa mémoire. La pièce s'étire, s'allonge. Elle voudrait crier, mais le papillon sur son doigt l'en empêche. Si elle l'effraie et qu'il s'envole, tout sera perdu. Elle essaie de toucher les murs, à la recherche d'une porte, d'une fenêtre. Se sentant piégée, Aurore ferme sa main sur le papillon, et tape de son poing contre le mur. Les papillons autour d'elle deviennent des yeux, ils battent des cils pour mieux l'observer. Des gouttes d'eau tombent de leurs cils. En leur centre, une tache noire semble la suivre du regard. Les yeux pleurent, et les larmes dessinent un visage autour d'eux. Elle le connaît. Impossible de le fixer, de le lire tout à fait. L'apparition est là, devant elle, ceinte par une chevelure d'or. Elle avance sa main vers le visage, sa bouche chaude s'entrouvre : « *Pillangók már elrepültek.* » Elle ne comprend pas, pourvu qu'elle répète encore. « *Pillangók már*

elrepültek. » Les mots tourbillonnent dans le siphon de son oreille. Le visage se brouille, il bat des ailes. Les papillons deviennent frénétiques puis s'envolent, les murs de la pièce s'effondrent. Aurore Henri revient à elle dans un hurlement.

« Qu'avez-vous vu, mademoiselle Henri ? »

Aurore ne répond pas.

Le docteur Forster ne souhaite pas forcer sa patiente à lui révéler le contenu de son hypnose mais, il en est persuadé, quelque chose de terrible hante la jeune femme.

« Quand doit être rendu le verdict ? »

— Demain. »

Chapitre 8

Quittant enfin sa cellule pour se rendre au tribunal entendre le verdict, Aurore détaille les feuilles de lierre saisies par le givre sur les murs de la prison de Landsberg. La nature, pense-t-elle, échappe au temps des hommes, elle n'est qu'une harmonie en perpétuel renouvellement. Il y a là quelque chose d'immuable et rassurant, comme un refus de se soumettre.

Lorsqu'elle était reporter de guerre, Aurore voulait témoigner de la vérité. La faire éclater au grand jour. La voilà à présent menottée à l'arrière d'une voiture de police roulant sirènes hurlantes. La vérité, l'âpre vérité.

Le convoi s'arrête à quelques dizaines de mètres du tribunal. Impossible de se frayer un chemin jusqu'à l'entrée du bâtiment, pris d'assaut par les partisans de la jeune femme. Les vidéos du procès filmé sous le manteau battent tous les records sur le Net. En un mois et demi, elles totalisent 40 millions de vues, avec des sous-titres en espagnol, russe, italien, roumain ou hongrois. Au travail, au lycée, dans les quartiers, les hôpitaux, les casernes, sur les marchés au petit matin ou aux sorties des bars de nuit lorsque l'alcool se prend pour la bouche de la vérité, on ne parle que de cela. De son caractère, de sa tenue face aux accusateurs. De son

ton et de son maintien, qui inspirent force et respect. Du fait qu'enfin tous ceux qui n'avaient pas de voix se sont sentis entendus.

Les sentinelles, dépassées par l'ampleur de la vague, ont disposé trois rangées de herbes pensant contenir le flot de curieux. Sur leurs pancartes, leurs tee-shirts, une main rouge, symbolisant le geste d'Aurore Henri.

Habituee aux subtilités de la communication, une immense partie de sa génération n'est plus dupe de la rhétorique des politiciens. La jeunesse ne s'accommode pas encore du mensonge, elle ne réagit qu'à la vérité. Elle n'a pas envie de subir passivement la destruction de son monde.

Le juge Neithardt peste jusqu'à son pupitre, se demandant s'il juge aujourd'hui une criminelle de droit commun ou une star de télé-réalité. À peine est-il assis que des sympathisants déplient une immense banderole à l'effigie de la jeune femme. Sous les flashes et les perches à selfie, Aurore se présente face au magistrat, ses cheveux châtain foudroyés de leur mèche blonde attachés plus bas que d'habitude en signe d'humilité. Le son du marteau de bois transforme Aurore Henri en icône d'un genre nouveau, une terroriste de trente-quatre ans pour le pouvoir en place, une résistante pour des millions de personnes devant leur écran. À l'annonce du verdict, la foule enjambe les barrières des rangées réservées au public. Aurore Henri est emmenée sous les acclamations d'une jeunesse tout sauf frivole.

Chapitre 9

« Madrid, 1^{er} avril 2024.

« Chère Aurore Henri,

« Le verdict de votre condamnation vient de tomber, et je suis folle de rage ! Avec mes amies, nous avons suivi votre procès en live sur les réseaux. Cela nous a donné envie de vous connaître. Nous avons trouvé d'autres vidéos de vous en ligne, celle de Marienplatz surtout. Je ne suis pas une personne violente, mais je trouve que vous avez bien fait ! Nous ne faisons que parler de vous depuis que je vous ai vue vous défendre au tribunal. Nous défendre ! Alors, vous condamner à cinq ans de prison pour cela, c'est impensable, je suis choquée ! Nous sommes toutes choquées ! Vous n'avez rien fait de mal, ce sont eux les coupables ! Si j'avais de l'argent, j'irais à Munich et je manifesterai devant votre prison jusqu'à ce qu'on vous libère ! Mais je n'en ai pas, et je ne peux pas quitter mon travail, j'ai déjà eu du mal à l'avoir ! J'enchaîne les jobs en attendant de savoir ce que je veux faire, je n'ai pas encore trouvé. J'ai l'impression que le monde est plein de possibilités, mais qu'elles ne sont pas pour moi. Pardon, je vous raconte ma vie, je ne sais même pas pourquoi. Continuez à vous battre !

Clara Ortiz. »

« Rouen, 2 avril 2024.

« Aurore, je vous ai découverte lors de votre tumultueux procès. Devant mon écran, je vous ai dit mon admiration, ma dévotion. C'était comme si vous me répondiez chaque fois que vous parliez. J'ai toujours eu l'impression que quoi que je puisse dire ou faire, je ne peux rien changer, que je ne compte pas. Jusqu'à ce jour, j'étais la femme la plus malheureuse du monde. Mal mariée à un homme froid, j'ai comme une corde serrée autour du cou chaque fin de mois. Je ne peux pas le quitter, car je n'en ai pas les moyens. Je craignais de ne jamais connaître autre chose que mon quotidien. Mais en vous écoutant, je me suis sentie vivante. Comme si on m'enlevait un poids. Aujourd'hui, je sais que vous êtes là. Moi, j'ai un vrai cœur qui bat, et pas une espèce d'éponge ramollie comme ces juges et ces politiques qui vous font subir cela. Comme je les déteste ! Puisque vous êtes en prison, je vais lutter moi aussi. Je demande le divorce ! Vive Aurore Henri !

Michèle B. »

« Gênes, 3 avril 2024.

« *Signorina*, je n'ai qu'un mot à vous dire : *brava!* Vous êtes si belle ! Voici une enveloppe sur laquelle est inscrite mon adresse. Ayez la gentillesse de m'envoyer une photo dédicacée de vous, que je la mette au-dessus de mon lit, à côté de La Madonna. Mille baisers,

Claudio Roberto Graziano. »

« Leeds, 3 avril 2024.

« J'espère que tu te feras bien mettre en prison, sale gouine ! Les gueulardes comme toi, ça mérite que ça. *Fuck you.*

Dany Boris. »

Le préposé au courrier ne sait où poser les plis. La cellule d'Aurore Henri ressemble à un centre de tri postal, tant elle reçoit de bouquets, lettres et colis. L'un d'eux regorge de pots de miel. Aurore décachette la petite enveloppe contenant un papier bristol traversé d'une écriture soignée.

« Mon cher petit, je suis comblée que vous receviez mon miel... Je voudrais encore vous en envoyer de temps en temps, afin de participer ainsi un peu à votre santé... Une belle jeune femme aux idées vigoureuses comme les vôtres ne doit pas prendre froid durant l'hiver allemand. Puisque mon peuple vous enferme, je me fais un devoir de vous montrer que nous savons aussi être accueillants. Quel plaisir que ce produit naturel récolté dans mon jardin contribue à entretenir votre énergie! Mon cher petit, vous pourriez être ma fille. Hélas, je n'ai jamais trouvé à me marier. Lorsque j'étais plus jeune, je voulais être indépendante et travailler, mais les hommes de ma génération ne voyaient pas cela d'un bon œil. À part les communistes. Mais en RFA il n'était pas convenable d'en épouser un! Moi aussi j'avais des idéaux, j'ai même un jour porté un brassard en signe de mécontentement dans le cabinet où j'étais secrétaire afin de réclamer un traitement plus équitable! Je ne l'ai jamais obtenu. Mais aujourd'hui je reprends espoir. J'ai la chance d'être jeune à nouveau grâce à vous! Avec admiration et sentiments,

Mme von Heyden, de Plötz. »

Le garde fait des allers-retours incessants du rez-de-chaussée au deuxième étage, si bien qu'au bout d'une

semaine d'internement, il semble être devenu l'assistant personnel d'Aurore Henri.

La demande de transfert déposée par son avocat afin qu'elle puisse purger le reste de sa peine en France est restée sans réponse. Le Quai d'Orsay joue à cache-cache avec l'ambassade allemande, et préfère laisser la requête lettre morte. Loin des yeux, loin de l'opinion. Le nouveau Président français n'a nullement envie d'une révolutionnaire de plus sur le territoire, prête à faire descendre les Français dans la rue.

« Rome, 20 avril 2024.

« Chère Aurore Henri,

« Aujourd'hui, c'est votre anniversaire. Lorsque mon papa était encore en vie, à chaque anniversaire je lui préparais une belle petite lettre, et je faisais en sorte qu'il la trouve cachée sous son bol, ou sous sa serviette. Alors il me regardait, il souriait et ses yeux devenaient tout rouges, il se levait et m'embrassait. Aujourd'hui, papa n'est plus là. Des voleurs l'ont tué pour prendre son portable. Maman dit que c'est parce qu'il avait la peau foncée. Grand-mère me dit souvent que j'ai de la chance de ne pas lui ressembler, qu'un ange veille sur moi. Je vous ai vue à la télévision, et j'ai vu ces gens parler de vous. Est-ce que vous voulez bien être mon ange ? Je promets de vous écrire à chacun de vos anniversaires. Vous aussi, vous n'avez pas de famille dans cette prison, alors je sais que vous me comprenez.

Filippo, douze ans. »

« Rotterdam, 20 avril 2024.

« Acclamons tous Aurore,
Qui nous donne l'espérance,
Ô toi, notre sauveuse !